

MOBILITÉ DES APPRENTIS Interview

«Je veux apprendre le suisse-allemand»

Comme évoqué dans nos dernières éditions (Agri des 20 et 27 février), les écoles d'agriculture vaudoise et bernoise veulent promouvoir les échanges de places d'apprentissage. FRÉDÉRIC JUAN, apprenti romand effectuant une année outre-Sarine, donne son point de vue.

Pouvez-vous nous donner quelques informations sur vous et votre parcours jusqu'à aujourd'hui?

Comme beaucoup de fils d'agriculteur aujourd'hui, j'ai d'abord appris un autre métier; j'ai un CFC de menuisier. J'ai commencé l'automne dernier un apprentissage agricole en seconde formation, directement en deuxième année. Je suis les cours à la Rütli, à Zollikofen (BE) en français.

Pourquoi avoir choisi la Suisse alémanique?

Je veux apprendre le suisse-allemand. Ma grand-mère est zurichoise d'origine et mon père parle le dialecte. Mais je ne l'ai malheureusement pas appris quand j'étais petit. J'ai grandi sur le domaine à Lignières dans le canton de Neuchâtel et ma famille ne m'a jamais parlé en allemand.

Beaucoup de représentants et de livreurs qui viennent à Lignières parlent avec mon père en suisse-allemand. C'est important de connaître cette langue. Qui sait? Je serai peut-être amené un jour à reprendre un domaine en Suisse alémanique. Une langue supplémentaire, ça ouvre des portes. Avec ma formation de menuisier, si je parle le dialecte, je



Frédéric Juan (à droite) est heureux de sa place d'apprentissage chez Stefan Arn.

V. GREMAUD

peux facilement trouver du travail, par exemple dans l'Oberland où de nombreux chalets en bois se construisent.

«La barrière de rösti, c'est une farce!»

Pourquoi avoir choisi l'exploitation de Stefan Arn pour cette année d'apprentissage? Comment l'avez-vous trouvée et qu'est-ce qui a guidé votre choix?

C'est avant tout par le bouche-à-oreille que j'ai découvert cette exploitation. Je connaissais des apprentis qui sont déjà passés ici. Ils m'ont dit qu'on y apprendait bien le métier. Alors je suis venu faire un stage et ça a été un vrai coup de cœur. La région, le patron, la ferme, tout me convient ici. Je voulais une exploitation laitière avec des gran-

des cultures. Mon père détient un troupeau de vaches allaitantes, mais moi, c'est la production laitière qui me plaît le plus. Quand je suis arrivé ici, je savais tout juste traire.

Votre patron ne parle que le «schwizerdütsch». N'était-ce pas compliqué au début?

Sil Tout l'allemand que j'ai appris à l'école ne m'a servi à rien. C'est simple, au début, je ne comprenais pas un seul mot! Mon patron devait tout me montrer, même des choses simples, comme «la fourche». Les premiers temps, c'est vrai qu'il fallait un mental assez fort. Mais ce n'était pas insurmontable. Je me suis assez vite senti à l'aise. Et les progrès sont rapides: c'est valorisant. Le patron ne parle pas du tout français. C'est un avantage pour moi. Je veux vraiment apprendre le dialecte. Si on me parlait en français

à la première difficulté de compréhension, j'apprendrais moins vite.

Vous parlez de difficultés de compréhension, il y en a beaucoup?

Non. Le plus dur, c'est de ne jamais être certain d'avoir totalement compris ce qu'on me demande. Au début, je n'étais pas tranquille. Je n'étais sûr qu'à 50% d'avoir bien compris les consignes; alors en commençant chaque travail, j'annotais un peu. Je dois assumer ce que je fais, même quand je ne suis pas sûr d'avoir compris un «ordre».

J'ai ainsi entraîné mon sens des responsabilités et ma confiance en moi. C'est une excellente école de vie pour un futur chef d'exploitation.

Avez-vous également songé à vous rendre à l'étranger?

J'ai hésité à passer six mois ou une année au Canada. Mais après l'obtention d'un premier CFC, je ne voulais pas «perdre» encore une année. J'ai 20 ans et une copine. Il est bientôt temps pour moi de me poser. Et je suis convaincu que le suisse-allemand me sera plus profitable que l'anglais.

Était-ce un problème de quitter votre région, votre famille, vos amis?

Je n'ai rencontré aucune difficulté. Je rentre chez moi un week-end sur deux. C'est suffisant pour entretenir les liens familiaux. Et mes amis sont également pour la plupart agriculteurs. Ils sont passés par là et comprennent bien la situation.

En arrivant dans la campagne bernoise, je ne connaissais personne. Les fils de mon patron m'ont emmené pour quelques sorties. Et à l'école, je me suis fait des amis avec qui je sors quand je suis sur ma place d'apprentissage.

Avez-vous senti une différence de mentalité, de façon de faire?

Absolument pas. J'aime que tout soit propre en ordre, et j'estime qu'il n'y a pas de différence entre les Romands et les Alémaniques. La barrière de rösti, c'est une farce!

Recommanderiez-vous cette expérience à un jeune qui cherche une place d'apprentissage?

Sans hésitation! Je me suis déjà engagé pour l'année prochaine auprès d'une exploitation neuchâteloise. Mais si c'était à refaire, je chercherais une exploitation suisse-allemande. Même si en troisième année, on doit suivre les cours en allemand.

PROPOS RECUEILLIS
PAR VINCENT GREMAUD

«J'ai de la peine avec les langues»

Interview

STEFAN ARN

Maître agriculteur
Büetigen (BE)



Cette année, vous formez Frédéric Juan (lire ci-dessus). Avez-vous souvent des apprentis romands?

Frédéric est le cinquième apprenti que je forme et le quatrième Romand. Je ne recherche pas particulièrement des «Welschs», ce sont eux qui m'appellent, qui viennent voir sur place et qui demandent à passer une année d'apprentissage chez moi.

Est-ce que former un apprenti qui ne parle pas votre langue rend votre tâche plus difficile?

Au début oui. Il faut dire que je ne parle pas du tout le français. Alors les premiers jours, on se trouve parfois dans des situations cocasses. En général, je parle toujours en dialecte à mes apprentis. Quand vraiment je n'arrive pas à me faire comprendre, je parle en bon allemand, mais c'est très rare. Les difficultés, on les rencontre surtout dans les situations qui nécessitent des explications détaillées.

Comme quand je dois leur apprendre à régler un semoir. Mais avec de la bonne volonté, et quelques gestes, on arrive à se comprendre. Je n'ai jamais déploré d'événements graves à cause d'une mésentente. Mon rôle de formateur est aussi un peu plus compliqué. Ils ont la chance de pouvoir suivre les cours en français, mais par contre, je ne peux pas beaucoup les aider dans leurs devoirs. Je ne suis pas capable de corriger un travail écrit en français. C'est plus difficile de suivre ce qu'ils font à l'école, mais sinon, il n'y a vraiment aucun problème.

Vous dites ne pas parler du tout le français, vous n'avez donc pas vous-même fait le pas?

J'ai fait mon apprentissage en Suisse alémanique et mon seul contact avec la langue française, je l'ai eu à l'école obligatoire. J'ai toujours eu beaucoup de peine avec les langues et j'ai vraiment tout oublié le peu de français qu'on

a tenté de m'enseigner. Même si j'habite à quelques kilomètres de la frontière linguistique, je n'ai jamais de contact en français. Mon seul séjour dans une autre région linguistique, c'était un séjour de six mois entre le Canada et les Etats-Unis. J'ai très peu parlé durant ce voyage; d'ailleurs je ne parle toujours pas l'anglais. Mes enfants, eux, sont allés apprendre le français en Suisse romande. J'ai une fille qui était fille au pair et deux fils qui ont justement effectué une année d'apprentissage agricole dans le canton de Vaud. C'était une très bonne chose et ils ne le regrettent pas! Connaître une autre langue, une autre mentalité, c'est toujours positif.

Cette différence de mentalité, vous la ressentez chez vos apprentis?

Honnêtement, pas avec mes apprentis. Mais il faut reconnaître qu'il y a une différence de mentalité. Sans vouloir dire que l'une est meilleure que l'autre. Les Romands ont un côté humain plus développé, alors que les Alémaniques vont souvent plus dans les détails, ce qui peut être un avantage pour une entreprise.

**PROPOS RECUEILLIS
PAR VINCENT GREMAUD**